

Europe, n° 1019, Mars 2014

Avant, « la fiction se transmettait de mère en fille, la réalité non ». Les rituels d'écriture avaient façonné « le panache » de la mère, mais l'histoire de Suzanne, la fille, était « mort-née avec pour faiseuse d'anges une mère trop impatiente de l'entendre ». Mère omniprésente, intrusive, aux accès d'amour intempestifs, aux attentes pressantes : « Écris pour moi, raconte cette mère oxydée par les mots, érodée par les lettres. Tu as le droit de tout dire, de tout raconter. » Mais ne sait-elle pas cette mère qu'écrire éloigne de vivre, empêche de « savourer le goût du présent » ? La révolte sourd de tous les pores de Suzanne, jusqu'à la nausée : « cette idée l'écœurerait, c'était comme faire l'amour à sa propre mère, faire un enfant avec la chair maternelle ». Ou encore, elle s'insurge contre l'œuvre littéraire, voleuse de vie : « Être fille d'écrivain, c'est accepter l'invisibilité. » La violence des sentiments se cristallise dans des gestes et des reproches sans concession : « Elle lui dit ses quatre vérités, dénonce son aptitude au drame, ses airs de *mater dolorosa* [...] cette victimisation incessante. »

Mais foncièrement la révolte et la rancune se muent en tendresse, en acte d'amour. Car si la mère « a toujours préféré le papier à la chair », c'était aussi pour dire ce que la chair et l'âme avaient souffert. Et la fille, tôt confrontée à la perte du père, éprouve l'urgence de reconquérir le territoire de l'enfance, lovée en larmes « dans le lit maternel dans la position du fœtus ». Le passé libanais de la mère remonte par bouffées, avec le jeu subtil des analogies sensorielles — « l'espace est infime entre la chambre blanche et ce village haut perché, un étroit couloir à travers le temps. » La montagne libanaise broyeuse de vies, hostile et mystérieuse, avec ses légendes et ses tragédies noires, croise la lente agonie de « madame livre » dans l'imaginaire de la fille qui ne s'y est jamais aventurée lors de ses voyages au Liban : « à croire que Suzanne s'y est rendue dans une autre vie... » Le piège de l'écrit remonte à cette « terre des mots » qu'est le Liban, à la folie du frère de la mère, poète tragiquement disparu, qui lui avait fait découvrir Rimbaud.

Entre refus et compassion, Suzanne libère des pulsions mortifères. Écrire est une « corruption de l'esprit ». Radicalité poussée au paroxysme, elle ne veut plus « être le prolongement de sa mère, l'appendice de son talent ». Suzanne vomit même le livre en train de s'écrire, « les feuilles de son roman gisant autour d'elle comme des enfants assoupis » et jure que « sa mère décédée, plus une ligne ne verra le jour ». La mort de la mère coïncidera avec leurs adieux : « En refermant la porte derrière elle, Suzanne met fin à deux générations d'écrivains, à deux vies mélangées. Elle arpente le long couloir sombre. Il lui semble renaître [...] Il lui semble respirer pour la première fois. »

Après l'exorcisme du roman par le roman, sous ce désamour avoué couve déjà la démangeaison ou la magie des lignes futures, du livre à venir... Ayant bu à la source des mots de la maison de papier, Yasmine Ghata restera avec talent, sans cordon ombilical, une romancière à part entière.

Michel MÉNACHÉ

JOURNAUX

STENDHAL : *Journaux et papiers*. Volume I, 1797-1804. Édition établie par Cécile Meynard, Hélène de Jacquetot, Marie-Rose Corredor (Grenoble, Ellug, 28 €).

La Bibliothèque Municipale de Grenoble possède un trésor : la presque totalité des manuscrits de Stendhal, parmi lesquels une masse énorme (10 000 pages), hétéroclite, difficile à maîtriser de journaux, fragments, etc. Une trentaine de volumes à quoi il faut

p366.

encore ajouter des fragments de R9859-9866 et les cinq cahiers tout récemment achetés par la Ville de Grenoble à la vente Bérès.

Le caractère hétérogène de cette masse a amené des publications partielles. Le premier à en avoir donné une édition presque exhaustive est le « pape » des études stendhaliennes, Victor Del Litto, mais il a opéré des répartitions que l'on peut remettre en cause ; ainsi dans l'édition des *Œuvres complètes* au Cercle du Bibliophile, plusieurs volumes distinguent le « Journal » proprement dit du « Journal littéraire », distinction que j'ai de longue date contestée. Il restait donc là un immense chantier. Une équipe de chercheurs (stendhaliens, informaticiens, linguistes) regroupés à l'université Stendhal-Grenoble III autour de Cécile Meynard, maître de conférences dans cette université, a entrepris depuis 2007, de reconsidérer cette masse à laquelle elle a décidé, à juste titre, de donner le titre général de « Journaux et papiers ».

Bénéficiant d'une collaboration avec la Bibliothèque municipale de Grenoble, le département d'informatique de cette même université et de moyens modernes qui jusque-là n'étaient pas à la disposition des stendhaliens, le travail de cette équipe apporte une approche toute nouvelle de ce fonds. Grâce à un logiciel créé spécialement pour ce travail, a été dressé un descriptif qui outre l'image de chaque fragment, donne le nom du transcripteur, la cote du document, le volume, la page, les propriétés physiques : hauteur, largeur, nature du papier (les différents papiers utilisés par Stendhal peuvent constituer des indices pour la datation, mais il faut être prudent), support (cahiers ou feuilles volantes), le domaine, le corpus, le document et sa nature, la période de rédaction... Cet outil informatique permet une précision dans la transcription jusque-là jamais atteinte.

Cependant on attendait une version papier, la voici : elle est en tout point remarquable. La publication sur papier oblige à opérer un ordre ; l'ordre chronologique est préféré en général, mais ne va pas sans poser des questions. Que faire de mises en ordre opérées par Stendhal dans les papiers et qui risquent de compromettre la chronologie ? Il y a parfois plusieurs cahiers tenus en parallèle. Faut-il respecter le désordre ? En R5896, 7, f°164 verso, l'écrivain comme exaspéré par ses propres rangements, note : « Vaincre la manie des cahiers, du bien écrit, du mis en ordre ». Les éditrices n'ont pas voulu que « la chronologie prime sur l'unité des documents ».

« L'objectif [de cette édition] est de faire voir et faire lire les journaux et papiers de Stendhal en leur état, en limitant autant que possible la reconstitution arbitraire et la manipulation des matériaux », annonce courageusement la préface. « Restituer le texte — ou bien plutôt le non-texte — d'origine, celui d'un champ de bataille, correspondant à une pensée et à une existence en train de s'élaborer », « conserver l'aspect d'un chantier de matériaux parfois hétérogènes ». Car il ne s'agit pas seulement de « journaux », mais aussi de « papiers », d'où l'insertion de documents relatifs au théâtre, de fragments de poèmes, de traductions. La difficulté est de distinguer le simple projet des ébauches plus abouties qui relèvent des œuvres théâtrales et ont été exclues. Cette « hétérogénéité générique » surprendra certains, mais je la crois essentiellement stimulante ; elle oblige le lecteur à participer à la naissance de la personnalité et de l'œuvre stendhaliennes.

En ce tout début du XIX^e siècle, Stendhal est pionnier dans la pratique moderne du journal, et le poids des héritages de formes antérieures y est sensible. Le journal de Stendhal surtout dans les premières années, consiste souvent dans des maximes, dans des portraits et anecdotes ; le journal, en effet, par ses origines mêmes, se rattache à un genre cultivé par les moralistes des siècles classiques ; par ses origines aussi il appartient au domaine des examens de conscience, des livres de raison, et même simplement des listes : listes de commissions, listes de dépenses, listes d'amis, listes de personnages historiques, listes de livres à lire, inventaire de bibliothèques, on trouve tout cela dans le journal de Stendhal, mais la liste n'est pas étrangère à la création littéraire.

367

Dans la phrase souvent citée, « je prends pour principe de ne pas me gêner et de n'effacer jamais », le jeune Beyle prend la résolution d'écrire au fil de la plume, car cela lui semble un gage de sincérité. Il y a pourtant des mises au propre, incontestablement : fidèles ? retouchées ? Et puis, tous ceux qui ont tenu un journal le savent, on prend du retard, on essaie de le rattraper, alors le journal rétrospectif s'apparente à une autobiographie à faible distance temporelle.

p368
Si l'édition électronique simplifie beaucoup de problèmes, ils réapparaissent de façon plus aiguë dans la version papier, et il ne faut pas se les cacher, car ils sont passionnants et posent le problème de la nature même du journal, et finalement de toute écriture. L'écriture de soi n'est jamais isolée de celle des autres, de leurs livres, de leurs propos dont elle se fait l'écho ; elle est forcément productive parce qu'elle est une œuvre en elle-même, parce qu'elle est un réservoir de thèmes futurs et un exercice ; inversement on peut dire que toute écriture est écriture de soi, non pas exactement à la façon dont l'interprétait un Sainte-Beuve, mais parce que l'écriture ne peut se faire sans un scripteur. C'est parce qu'elle répond à la fois à cette variété et à cette unité que le journal est hétérogène : il nous fait sentir peut-être mieux que d'autres formes l'hétérogénéité de toute écriture, en nous dévoilant ce que les textes plus élaborés parviennent à cacher — le journal est une écriture mise à nu.